L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

156 | octobre-décembre 2000

Intellectuels en diaspora et théories nomades

Ma place dans la république mondiale des lettres

Partha Chatterjee

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/79>

DOI : 10.4000/lhomme.79

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 39-46

ISBN : 2-7132-1348-7

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Partha Chatterjee, « Ma place dans la république mondiale des lettres », *L'Homme* [En ligne], 156 | octobre-décembre 2000, mis en ligne le 18 mai 2007, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/79> ; DOI : 10.4000/lhomme.79

Ma place dans la république mondiale des lettres

Partha Chatterjee

MA PREMIÈRE prise de conscience du monde extérieur s'est faite grâce à une collection de timbres-poste. À l'âge de cinq ans, un adulte bienveillant m'avait offert un album en contenant quelques-uns. J'ai passé, ensuite, de longues heures à examiner les quelques dizaines de timbres en ma possession. J'appris très vite, par exemple, que ceux sur lesquels on pouvait lire Magyar Hopta venaient de Hongrie (et que Hopta était en fait Posta) et que Helvetia indiquait la Suisse. Mais pour quelqu'un comme moi, il était très difficile d'acquérir de nouveaux timbres. Mon père ne recevait que deux ou trois lettres de l'étranger chaque année, qui plus est de pays comme la Grande-Bretagne, dont les timbres ne comportaient rien d'autre que la même ennuyeuse image de la reine – pas même la mention du pays ! J'essayais de persuader mon père d'entretenir une correspondance avec quelqu'un habitant Monaco ou Saint-Marin, où ils éditaient de magnifiques timbres triangulaires. En vain. Mes grands-parents habitaient Dhaka, qui se trouvait dans un autre pays. Ils nous écrivaient souvent, mais uniquement sur des cartes postales pakistanaises vertes et dépourvues de timbres !

Mais je m'étais déjà familiarisé avec un autre emblème du monde extérieur, car mes oncles et cousins plus âgés, qui nous rendaient régulièrement visite à Calcutta, possédaient des passeports pakistanais où figurait leur photo. Je savais que ces passeports étaient obligatoires pour se rendre à l'étranger. J'avais déjà décidé d'en obtenir un quand je serais grand. Cependant, cela devait être assez troublant de considérer mes oncles et cousins comme des étrangers.

Bien qu'étant assez informé sur les autres pays, et connaissant des lieux tels Trinidad et Tobago ou le Transvaal (ils jouaient au cricket dans ces pays), je me rappelle parfaitement que lorsqu'on parlait d'« étranger », on

voulait dire l'Occident – la Grande-Bretagne, l'Europe ou les États-Unis. J'ai grandi durant la première décennie qui suivit l'indépendance de l'Inde. Et pourtant, mes livres d'école mentionnaient encore la monarchie britannique et les mines de diamant d'Afrique du Sud, la production de cacao du Ghana et les élevages laitiers de Nouvelle-Zélande. À la maison, nous avions un atlas où la majeure partie du monde était encore coloriée en rouge. J'allais parfois au bord du fleuve où accostaient des navires battant pavillon de nombreux pays. Je m'endormais souvent en m'imaginant voguer sur l'un de ces bateaux où des hommes et des femmes blancs, allongés sur le pont dans des chaises longues, étaient en train de siroter des boissons et lire des romans français.

J'ai appris l'anglais à l'école. Mais l'univers de la littérature européenne me fut révélé grâce à des traductions en bengali de classiques du XIX^e siècle. Mes auteurs favoris étaient Alexandre Dumas et Jules Verne, et j'adorais me plonger dans mon atlas, inventant de nouveaux itinéraires pour le voyage de Philéas Fogg autour du monde. Hormis les livres que j'étais obligé de lire à l'école, je ne lisais presque aucun livre pour adolescent en anglais. Lorsque je me suis mis à lire la littérature étrangère en anglais, j'étais déjà un jeune adulte précoce qui passait de longues heures dans le café enfumé sur College Street à Calcutta, exprimant mes opinions sur les romans de Franz Kafka et d'Albert Camus ou les films de Federico Fellini et d'Ingmar Bergman.

En 1968, peu après avoir obtenu mon diplôme de l'université de Calcutta, j'obtins une bourse pour préparer un doctorat à l'université de Rochester aux États-Unis. À Calcutta, le climat politique s'échauffait et l'arrivée de la vague maoïste était imminente. Les campus universitaires occidentaux étaient en proie à l'effervescence de 68. C'est dans ce contexte que j'étudiai les sciences politiques dans un département ultra-conservateur qui se flattait d'avoir introduit la théorie du choix rationnel dans l'analyse politique. Cela m'était égal, car si je n'étais absolument pas convaincu par ce que mes professeurs m'enseignaient, j'aimais les mathématiques. Je passais le plus clair de mon temps à explorer les piles de livres de la bibliothèque de l'université – expérience qu'aucune institution indienne n'aurait pu m'offrir. Hors de la bibliothèque se trouvait le monde entier sous forme de microcosme. Je me fis des amis et me disputais avec des étudiants venant de toute l'Inde et du Pakistan, du reste de l'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine. À l'époque enfiévrée des manifestations pacifistes, me balançant au rythme de la musique de Bob Dylan et de Joan Baez, scandalisé par la politique meurtrière du gouvernement américain, galvanisé par l'héroïsme du peuple vietnamien, je découvris dans une université américaine l'expérience émouvante de la solidarité avec le Tiers-Monde.

Mais ma thèse ne traitait ni de l'Inde ni du Tiers-Monde. Je dissertai sur le système des États internationaux, son émergence dans l'Europe du XVII^e siècle, l'équilibre des pouvoirs, l'impérialisme, la course à l'armement nucléaire – les modèles fondés sur la théorie des jeux épicés d'histoire diplomatique. En y repensant, je ne me souviens pas de m'être beaucoup impliqué affectivement dans ce travail. J'ai dû le considérer comme un examen de plus à passer. Quelques semaines après avoir soutenu ma thèse, j'étais de retour à Calcutta, à la recherche d'un emploi. En février 1972, je décrochai mon premier poste d'enseignant en Inde.

Je ne pense pas avoir jamais douté que l'Inde était le pays où j'étais destiné à vivre et travailler. Je crois que mon expérience dans une université américaine m'avait appris qu'en dépit de la supériorité des infrastructures et des ressources des institutions académiques occidentales, ma vie émotionnelle et intellectuelle ne pouvait se nourrir que des paroles, des activités, des langues, des espoirs et des craintes de la culture à laquelle j'appartenais. Il serait faux de dire que cette identification avait un caractère personnel, même si, comme je le décris plus loin, je me suis embarqué dans un voyage au long cours, tant physique que livresque, à travers les villes et villages du Bengale. L'identification était anonyme, on pourrait même dire abstraite, étayée par les reconnaissances et désirs qui jaillissaient de ce que je ne peux décrire que comme un répertoire culturel dont j'avais hérité et qui avait reçu une certaine impulsion politique.

J'eus la chance de me voir offrir un poste dans un institut de recherche qui ouvrit ses portes à Calcutta en 1973. Mes collègues étaient pour la plupart des économistes et historiens de haut rang, certains ayant milité au sein du parti communiste. Ils avaient une parfaite connaissance des bibliothèques, archives, sources, textes, statistiques et histoires orales. Je me plongeai dans l'étude de l'histoire et de la société indiennes, notamment du Bengale. Je fis aussi équipe avec un collègue pour étudier les bastions ruraux du mouvement nationaliste. Ces recherches me conduisirent dans tous les districts du Bengale occidental, en train, en bus et à pied. Je compris que ma place était parmi les gens que je considérais comme mes semblables.

Après mon retour des États-Unis en 1972, je restai en Inde pendant les dix années qui suivirent. Je m'intéressais aux modes intellectuelles de l'Occident. Le marxisme était alors en vogue et de nouveaux ouvrages sortaient dans les librairies de Calcutta presque chaque semaine. Nous découvrîmes Gramsci, Althusser et Foucault. Nous attendions avec impatience les derniers numéros de la *New Left Review*, *Economy and Society* et *Socialist Register*. Nous lisions également Hegel et Marx avec une attention toute particulière, sachant déjà que même si les modes allaient et venaient, elles demeuraient le fondement solide de nos rapports intellectuels avec l'Occident.

J'étudiai l'histoire agraire et le mouvement nationaliste. Les milieux universitaires occidentaux connaissaient un regain d'intérêt pour la paysannerie et redécouvraient Kautsky, Lénine et, curieusement, Marx dans sa deuxième période. Tout cela me passionnait, mais uniquement parce que les débats dans le contexte de la politique indienne s'en trouvaient renouvelés. Les soulèvements maoïstes avaient été matés, et avec eux la majeure partie de la gauche. Indira Gandhi avait révélé le visage le plus brutal et répressif de l'État indien, mais elle avait aussi réussi à s'allier une partie de la gauche. Écrire sur la politique était devenu une affaire sérieuse et parfois dangereuse. Désormais, la recherche en sciences sociales ne devait sa pertinence qu'en devenant non pas moins mais plus politique.

Le groupe des Subaltern Studies fut créé dans ce contexte. Certains de ses premiers participants achevaient leur thèse de doctorat en Grande-Bretagne ou en Australie. Quelques-uns revinrent travailler en Inde. La plupart d'entre nous écrivions en Inde pour un lectorat indien. Certains écrivaient aussi dans des langues indiennes. À Calcutta, j'étais déjà reconnu comme un auteur en sciences sociales écrivant en bengali. Dans les milieux académiques indiens, les Subaltern Studies furent accueillies avec énormément d'hostilité. Les historiens de la gauche nationaliste en place y virent un défi aux hypothèses prédominantes de l'État-nation indien et tentèrent de rapprocher d'abord notre groupe de l'école néocolonialiste d'historiographie de Cambridge, puis de le taxer de communiste, de séparatiste et de « castéiste ». Les discussions concernant les Subaltern Studies au sein des revues, des réunions académiques et des classes scolaires de l'Inde tout entière étaient animées, souvent envenimées, et elles le demeurent encore – signe que nous avons plus ou moins réussi à toucher un point sensible du corps soigneusement modelé du milieu académique nationaliste dominant.

Encore aujourd'hui, je ne parviens pas à comprendre tout à fait comment mes recherches, ainsi que celles d'autres membres des Subaltern Studies, furent connues de chercheurs n'appartenant pas au domaine des études sur l'Asie du Sud. Cela s'explique en partie par l'émergence des études postcoloniales dans les universités américaines autour des années 80, bien que, autant que je sache, il s'agissait là d'une tendance limitée aux disciplines littéraires. À la même époque, naquit également un nouvel intérêt pour le nationalisme dans plusieurs domaines des sciences sociales, où nos recherches retinrent l'attention de certains universitaires. À la fin des années 80, je fus invité à donner des conférences et à participer à des colloques aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en Europe. Je fus aussi invité à enseigner pendant un semestre à la New School for Social Research, ainsi qu'à l'université de Michigan et, plus récemment, à l'université Columbia.

Je ne pense pas que ces voyages m'aient en aucune façon « relocalisé ». J'ai pris davantage conscience que je m'adressais à des publics différents. En Inde, cela a toujours été le cas, du fait d'écrire en anglais plutôt qu'en bengali (à l'exception de différences plus subtiles comme d'écrire pour des journaux au lieu de revues universitaires). Mais j'ai fini par prendre conscience qu'il existe des lectorats et des disciplines spécifiques, de l'état actuel du débat dans ces disciplines (même si, malgré mes fréquents contacts avec les universités occidentales, je ne parviens pas toujours à me mettre à jour sur les derniers développements) et d'un certain comparatisme mondial. Je doute, cependant, que cela ait affecté profondément ma vision et la manière dont je participe aux débats indiens, si ce n'est que je suis aujourd'hui bien plus sceptique quant à la revendication d'un particularisme indien. Si mon regard sur l'histoire et la politique de l'Inde a changé avec le temps, cela s'est fait en rapport avec la transformation des débats internes à l'Inde, et non pas parce que ma perspective à leur égard a changé.

Entre-temps, les études sur l'Asie du Sud ont acquis une visibilité beaucoup plus grande qu'il y a vingt ans sur la scène internationale des sciences sociales. Cela n'est pas simplement dû à l'arrivée dans les universités occidentales d'étudiants originaires d'Asie du Sud ou à la prééminence actuelle dans ces universités de chercheurs reconnus dans cette partie du continent. Je crois que de bonnes raisons intellectuelles expliquent le regain d'intérêt pour la littérature de l'Asie du Sud moderne. Ces raisons reposent sur les questions fondamentales soulevées par les récentes études sur la modernité, le développement, le colonialisme, le nationalisme et autres sujets de portée universelle à partir de l'expérience de l'Asie du Sud. Cela est dû dans une certaine mesure à l'ingéniosité et à la faculté de perception des chercheurs qui travaillent sur l'Asie du Sud, mais aussi – ironiquement – à la discipline administrative et à la passion civilisatrice du pouvoir colonial britannique, qui transforma l'histoire indienne en archives illimitées des accomplissements et aberrations de la modernité occidentale.

Avec la prééminence qu'ont acquise les études sur l'Asie du Sud, les écrits de chercheurs tels que moi-même sont identifiés aux sujets auxquels nous nous sommes consacrés, même quand nous avons abordé des questions théoriques générales comme le nationalisme, la modernité et le développement ou lorsque, dans mon cas, nous avons donné des cours sur l'Asie du Sud. Si étranges qu'en soient les raisons, ma place dans la république mondiale des lettres est désormais marquée pour toujours par ma nationalité. Dans ma jeunesse, cela m'aurait fortement affecté. À l'époque où je rédigeais ma thèse de doctorat à Rochester, je m'acharnais à ne pas écrire comme un chercheur indien. Après tout, je contribuais à la théorie de la politique internationale, et en quoi ma nationalité aurait-elle donc

importé ? Je pensais que cette question concernait davantage les diplomates indiens des Nations Unies (et de toute façon, je n'étais pas partisan de la politique étrangère officielle de l'Inde). Mais avec le temps, j'ai acquis et je maintiens un point de vue critique sur la théorie sociale occidentale qui résulte de mes efforts constants pour étudier, comprendre la vie des peuples de mon pays et m'y impliquer. J'ai appris à relativiser, définir les limites et identifier les conditions propres aux revendications universalistes de ce corpus théorique. Même quand j'écris sur Hegel ou Marx, Locke ou Rousseau, Gramsci ou Foucault, il m'est difficile de le faire, sauf en rapport avec des épisodes et des expériences qui sont, pour ainsi dire, toujours à la tangente, voire en marge, de ce que ces grands penseurs ont écrit. C'est à force de m'investir dans les réalités historiques de la vie indienne, et en négociant ma place dans la république mondiale des lettres, que j'ai pris conscience d'être devenu un universitaire indien.

Curieusement, le fait de me familiariser avec les institutions académiques occidentales m'a rendu moins – et non plus – soucieux de mon incapacité à rester à la hauteur. Il s'agit là d'une inquiétude qui atteint tous les universitaires de pays comme l'Inde, et j'en ai moi-même souffert étant jeune. Depuis un siècle, les sciences sociales modernes en Inde n'ont jamais été isolées de la recherche occidentale. Toujours est-il qu'un sentiment de retard s'est développé. Cet état de fait s'est installé durant les décennies qui ont suivi l'indépendance à cause de la maigre répartition des infrastructures qui ont accompagné l'énorme expansion de l'éducation universitaire. En dehors d'une infime minorité travaillant dans une demi-douzaine d'universités et institutions privilégiées, les professeurs indiens en sciences sociales n'ont pas accès au minimum de livres, revues et bases de données qui leur permettraient de participer aux activités d'une communauté de chercheurs internationale. Les références, mots clés et corpus devant être examinés sont toujours disponibles dans les grandes villes universitaires, mais quand on parvient à trouver les textes que l'on cherche, on s'aperçoit qu'ils sont déjà obsolètes.

Je l'ai déjà dit, quand j'étais jeune, je m'inquiétais de cette situation et essayais avec mes collègues de trouver différents stratagèmes pour nous permettre de nous tenir au courant des dernières publications. Travaillant à Calcutta, ce problème persiste. Peut-être même est-il plus aigu à cause du prix des revues indexé sur un dollar plus cher et des difficultés d'accès aux systèmes de communications électroniques. Mais cela a cessé de m'inquiéter. Je sais que mon travail sera toujours en marge des recherches entreprises dans les centres que sont les métropoles. Il s'adressera à ce corpus de recherche en perpétuelle expansion dont j'apprendrai quelque chose mais duquel je ne serai jamais.

Le fait d'être à la fois à l'extérieur et à l'intérieur de ce système, et à la fois ni vraiment à l'extérieur ni vraiment à l'intérieur, conduit à des négociations permanentes. Pour le moment, en tant que citoyen putatif de la république mondiale des lettres, j'ai des doutes quant à la validité de mon vote.

MOTS CLÉS/KEYWORDS: histoire postcoloniale/*postcolonial history* – études subalternes/*subaltern studies* – modernité/*modernity*.

*Traduit de l'anglais par Philippe Sicard,
revu par la Rédaction.*

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Partha Chatterjee, *Ma place dans la république mondiale des lettres*. — Cet article retrace l'évolution de l'auteur en tant qu'intellectuel bilingue en Inde. Il décrit le contexte social et politique des Subaltern Studies et les négociations intellectuelles entre un élan modernisateur venant d'Occident et un élan populaire et démocratique issu du milieu social immédiat. Il situe aussi les études post-coloniales en Occident en rapport au programme intellectuel indien.

Partha Chatterjee, *My place in the Global Republic of Letters*. — The paper traces the author's evolution as a bilingual intellectual in India. It describes the social and political background of Subaltern Studies and the intellectual negotiations between a modernizing impulse derived from the West and a popular-democratic impulse arising from the immediate social milieu. It also situates post-colonial studies in the West in relation to the Indian intellectual agenda.

Partha Chatterjee est professeur de sciences politiques au Centre for Studies in Social Sciences à Calcutta, dont il est le directeur.

Il est aussi professeur invité d'anthropologie à Columbia University à New York.

Il a écrit, entre autres, *The Present History of West Bengal: Essays in Political Criticism* (Delhi-New York, Oxford University Press, 1997), *Nationalist Thought and the Colonial World: A Derivative Discourse* (London, Zed Books, 1986), et *Nation and Its Fragments: Colonial and Postcolonial Histories* (Delhi, Oxford University Press, 1993).